



La Shoah au prisme des livres de jeunesse. Éléonore Hamaide, *La Shoah en mots et en images. De Perec à la littérature de jeunesse*, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2024, 474 p.

Christiane CONNAN-PINTADO

Université de Bordeaux, équipe Plurielles, UR 24142, université Bordeaux Montaigne

Édition électronique

URL : <https://revueloiseubleu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

**La Shoah au prisme des livres de jeunesse**

Éléonore Hamaide, *La Shoah en mots et en images. De Perec à la littérature de jeunesse*, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2024, 474 p.

Christiane CONNAN-PINTADO

Université de Bordeaux, équipe Plurielles, UR 24142, université Bordeaux Montaigne

Éléonore Hamaide scrute depuis plus de vingt ans les occurrences de la Shoah dans les livres de jeunesse, depuis que ce secteur éditorial s'est emparé de manière décisive d'un sujet qui relève des questions qualifiées de « sensibles » par les historiens. Le présent essai se nourrit de tout ce travail antérieur, d'abord investi dans une thèse de doctorat soutenue en 2008 sous la direction de Jeanyves Guérin à l'université de Paris-Est – « Influences, jeux d'échos, intertextualité entre l'œuvre de Georges Perec et la littérature de jeunesse des vingt dernières années » – puis constamment actualisé au fur et à mesure que se multipliaient les fictions historiques consacrées à la question. Si l'on peut repérer quelques études sporadiques signées d'autres noms au cours de la dernière décennie, la parution de ce volume de près de cinq cents pages confirme l'expertise d'Éléonore Hamaide sur la Shoah dans le domaine du livre de jeunesse. Après une belle phrase d'incipit – « Shoah rime-t-elle avec chuchotement ? » – qui interroge le silence prudent, douloureux, sidéré, longtemps maintenu autour de ce sujet, l'ouvrage ambitionne de mettre en lumière les tentatives menées depuis la Seconde Guerre mondiale pour faire entendre la voix de ceux qui ont traversé ces années noires – qu'il s'agisse des victimes, des survivants, des témoins ou de leurs descendants. Découpé en quatre grandes parties, le corps du texte est suivi d'une ample bibliographie et d'un *index nominum*. Il est en outre judicieusement illustré d'images en couleur et en pleine page qui accompagnent et éclairent les analyses menées au fil du volume.

L'introduction présente et justifie le double corpus annoncé par le sous-titre de l'ouvrage. D'une part, est prise en compte l'œuvre de Georges Perec à partir de ce qui peut être tenu pour le *Ur-text* des ouvrages sur la Shoah en littérature de jeunesse, *W ou le souvenir d'enfance*, paru en 1975, « pierre angulaire de l'écriture de la Shoah » (p. 311) dont l'écriture

« oblique » – adjectif emprunté à Philippe Lejeune – mène en parallèle autobiographie et fiction pour évoquer de manière indirecte, biaisée, détournée le cœur du problème, comme seront amenés à le faire les auteurs soucieux de ménager le jeune âge et la sensibilité de leur destinataire. D'autre part, ce corpus réunit les titres fournis par le dépouillement des bibliographies émanant des différentes revues et médiathèques spécialisées dans le domaine du livre de jeunesse. Devant l'étendue du champ, dans lequel tous les genres littéraires sont représentés, Éléonore Hamaide précise qu'elle a choisi de se concentrer sur deux d'entre eux, les romans et les albums, et sur un contexte géopolitique, celui des maisons d'édition françaises ou francophones. L'observation de ces productions en diachronie, pendant quatre décennies, lui permet de repérer les constantes et les évolutions qui font l'objet des étapes successives de l'ouvrage.

La première partie, la plus longue – « Le récit de la Shoah, entre tradition et innovation » – revient d'abord sur les publications consécutives à la fin de la Seconde Guerre mondiale, aussi bien les récits de survivants, parmi lesquels Élie Wiesel, Primo Levi, Robert Antelme, que les premières œuvres qui osent évoquer le génocide au prisme de la fiction, tels *Le Dernier des justes* d'André Schwartz-Bart et *La Mort est mon métier* de Robert Merle, ce dernier adoptant le point de vue des bourreaux. Au fil des décennies, alors que le cinéma s'empare à son tour du sujet, l'écriture de la Shoah recherche de nouvelles formes pour questionner le plus grand crime du siècle. La littérature pour la jeunesse sera forcément marquée par ces différentes tentatives d'analyse, de narration et de représentation de l'irreprésentable. Partie en quête des premières allusions à la Shoah, Éléonore Hamaide note qu'elle est longtemps tenue sous le boisseau dans les ouvrages qui célèbrent la Résistance : quelques Juifs seulement sont mentionnés ou représentés dans le roman de Colette Vivier, *La Maison des Quatre-Vents* (1946) et les images de la bande dessinée de Calvo (*La Bête est morte*, 1944). Par ailleurs, alors qu'Anne Frank est tenue pour emblème de la Shoah, son *Journal*, traduit en français en 1950, porte témoignage sur la guerre et sur l'antisémitisme mais nullement sur le génocide dont elle sera victime. Le sujet est ainsi longtemps passé sous silence et il est remarquable que ce soit au détour d'une page du roman scolaire de Paul-Jacques Bonzon, *Ahmed et Magali*, en 1978, que l'on découvre un développement explicite, dans l'objectif pédagogique d'éveiller la conscience des jeunes lecteurs, dès la fin de l'école primaire, bien avant que la Shoah n'entre officiellement dans les programmes scolaires. À partir des archives Perec auxquelles elle a eu accès, et de brouillons rédigés en vue d'écrire une série destinée à la jeunesse, Éléonore Hamaide note qu'il envisageait lui-même l'entreprise « avec une visée didactique » (p. 73). Il faudra attendre encore quelques années avant que l'édition pour la jeunesse marque un tournant et commence à égrener des

titres majeurs, en particulier dans le domaine de l'album, marqué par plusieurs jalons significatifs : *Rose Blanche* de Gallaz et Innocenti (1986), *Otto* d'Ungerer (1999), *Grand-Père* de Rapaport (1999), *Un foulard dans la nuit* de Milena et Lemoine (2000), *Le petit garçon étoile* de Hausfater-Douïeb et Latyk (2001), *Sauve-toi Élie* de Brami et Jeunet (2003). Force est de constater que désormais « le "Juif" rescapé des camps et l'enfant caché deviennent un type littéraire » (p. 56). Éléonore Hamaide rappelle, en appui sur les travaux de Paul Ricœur, que témoignage et fiction ne sont pas concurrents mais servent le même but pour transmettre l'histoire de la Shoah puisque mémoire et imagination sont également aptes à rendre présent ce qui est absent. C'est ainsi que, sans l'avoir lui-même vécu, Pérec a pu recréer littérairement l'univers concentrationnaire.

Comme dans le cas des récits contemporains sur l'esclavage, autre crime contre l'humanité, la production éditoriale pour la jeunesse, toujours plus abondante en ce début de XXI^e siècle, tend un peu trop souvent à privilégier l'information et le message au détriment de la qualité esthétique du texte et des images. Aussi s'avère-t-il nécessaire de faire le tri : si le « didactisme n'est pas compensé par une écriture ou une construction capables de transcender la seule empathie », Éléonore Hamaide propose de se tourner vers les œuvres dignes de ce nom dans la mesure où elles « engagent de la part de leurs créateurs une réflexion formelle et esthétique » (p. 80). Bien que certaines scènes, certains motifs incontournables constituent des *topoi* de la représentation de la Shoah, à commencer par le voyage en train et le port de l'étoile jaune, il arrive qu'artistes et auteurs du livre de jeunesse parviennent à les traiter de manière originale et partant plus émouvante encore. Par exemple, dans l'album traduit de l'italien, *L'Étoile au cœur*, de Matteo Corradini (2021) – dont une image illustre la première de couverture de l'ouvrage d'Éléonore Hamaide – l'étoile devient la narratrice de l'histoire. Les analyses menées sur ces *topoi* illustrent de manière convaincante le fil qui court de *W ou le souvenir d'enfance* aux œuvres pour la jeunesse. Ainsi, le train est omniprésent dans les albums du corpus, mais parfois sans peser, ou pour un tout autre voyage, et l'on pense à l'artiste photographe Sarah Moon – elle-même enfant cachée pendant la guerre – qui sème dans ses images fixes ou animées des signes qui connotent cette période de sinistre mémoire : par exemple, des rails strient les rues dans *Circuss*, sa réécriture de « La petite fille aux allumettes ». Plus rares seront, dans les livres de jeunesse, les représentations de déportés telles qu'elles furent révélées à l'ouverture des camps à la fin de la guerre. Deux albums font exception : *Grand-père* de Gilles Rapaport dessine à grands traits la maigreur des hommes entassés dans les châlits, leur tenue rayée, leur tatouage ; *Fumée* d'Anton Fortes et Joanna Concejo affiche pour titre et pour fil conducteur un motif récurrent de la représentation de la Shoah – motif dont

Éléonore Hamaide retrace la filiation avec le film de Resnais, *Nuit et brouillard*, et avec le roman de Perec.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Une identité à reconquérir », s'attache à une tendance forte des livres de jeunesse qui mettent en scène la recherche d'une histoire, d'une filiation pour de jeunes personnages privés de famille et de mémoire. Trop jeunes pour se souvenir et pour comprendre le malheur infligé aux leurs par « l'Histoire avec sa grande hache », ils pourraient reprendre les mots de Perec : « je n'ai pas de souvenirs d'enfance ». Enfants cachés, déplacés, dont le nom a été effacé, la religion substituée, mis à l'abri dans des internats ou des foyers d'adoption, ils ne connaissent ni l'insouciance enfantine, ni le cocon familial. Comme l'indique le sous-titre qui fait écho à d'autres enfants orphelins de la littérature pour la jeunesse, il leur faut « D'en famille à sans famille : réinventer [leur] lignée ». Les exemples fournis évoquent le rôle des rêves, des fantasmes, ainsi que des photographies auxquelles sont consacrées d'intéressantes analyses. Témoins d'une vie révolue, elles font l'objet de fortes attentes et poignent parfois – au sens du *punctum* barthésien – le cœur de celui qui est en quête d'un passé enfoui et cadencé. Si chez Perec la photographie « scelle surtout l'absence définitive de savoir » (p. 169), elle se fait adjuvante chez certains auteurs pour la jeunesse. Elle est en effet affectée « d'une dimension littéraire et identitaire » et de surcroît, elle peut être, comme pour Perec, un moteur pour l'écriture, « de manière à révéler l'auteur qui sommeille en l'enfant » (p. 189). Autre métaphore, l'écriture permet de dresser un tombeau aux morts partis en fumée, elle « encre » selon le mot de Perec. Se pose également la question de « redevenir Juif, après », quand une langue et des traditions peinent à survivre et qu'il faut faire *Le deuil de l'origine*, pour reprendre le titre de la sociologue Régine Robin. Il s'agit aussi de trouver un autre lieu de vie – et l'on sait à quel point Perec était hanté par la question de l'espace –, lieu réel ou fictif où puisse s'effectuer la reconstruction identitaire entre Pitchipoï, Palestine et Amérique.

Au cœur de l'ouvrage, la troisième partie, « Une démarche esthétique », se focalise sur les moyens artistiques employés pour dire et montrer la Shoah. Tel est le cœur même du projet, aussi Éléonore Hamaide revient-elle sur son intuition initiale de relier l'écriture de Perec à la manière dont la littérature de jeunesse aborde l'écriture des camps en faisant « de l'affrontement avec cette expérience les conditions d'une recherche littéraire et plastique. La violence gratuite des camps est interrogée en termes artistiques, non pour la mettre à distance, mais au contraire en recherchant un effet de vérité auprès du lecteur, que seul le blanc, érigé en présence dans le texte et l'illustration, semble pouvoir approcher » (p. 241). Pour reprendre le titre d'une étude sur l'écriture de Perec, il s'agit d'« Écrire pour ne pas dire », en usant de

l'ellipse, ou bien d'écrire pour dire autrement, au moyen de la métaphore, comme le feront les albums du corpus dans lesquels le propos passe souvent par l'image, plus loquace que le texte voilé ou réticent qui l'accompagne. De ce fait, les options artistiques et littéraires sollicitent l'activité du lecteur pour appréhender ce que recouvrent les énigmes de l'iconotexte. Les analyses d'albums se fondent sur l'introduction bienvenue des images en double page dont sont commentés les choix plastiques et iconiques : la réduction mortifère de la palette chromatique dans *Le Petit Garçon étoile* d'Olivier Latyk – « au point qu'on ne voyait plus que l'étoile en lui » – ou dans *La petite sœur de Kafka* d'Anne Herbauts – quand la répétition de la même image à la texture de plus en plus pâle métaphorise la disparition du personnage – ou encore la page noire constellée de prénoms d'enfants dans *Un foulard dans la nuit* de Georges Lemoine, qui rappelle l'œuvre marquée par la Shoah de Christian Boltanski. C'est une véritable « poésie de la suggestion » (Éric Benoît) qui est mise en œuvre pour dire *sotto-voce* la réalité historique, tout « en prenant le risque d'être inaudible » (p. 251) pour le jeune lecteur alors que le cœur du lecteur adulte se serre devant ce qui palpite derrière le rideau de la métaphore.

Un procédé récurrent, l'hybridité générique, également présente chez Perec, consiste à associer autobiographie et fiction, passé et présent, rêve et réalité, noir et blanc et couleur pour faire « jaillir du frottement nécessaire entre deux modèles sémiotiques l'étincelle de sens éclairant un univers en déroute » (p. 289). Au tout début du XXI^e siècle se multiplient les journaux intimes fictifs, sur le modèle de celui d'Anne Frank, signés de victimes ou de témoins de la Shoah – parfois même de collaborateurs, comme dans le roman de Jean Molla, *Sobibor* – et portés à la connaissance de leurs descendants dans un souci de transmission d'autant plus crucial que nombre des auteurs mobilisés sur ce sujet ont eux-mêmes des racines juives. C'est ainsi que l'écriture de l'« histoire familiale rejoint l'écriture de l'Histoire » (p. 300).

La dernière partie de l'ouvrage, « Survivre à l'écriture de la Shoah. Quel présent et quel avenir pour la littérature du génocide ? », s'attache aux évolutions observées dans la production contemporaine car cette page d'histoire y tient une telle place qu'Éléonore Hamaide a pu se demander si le sujet n'était pas « galvaudé ». En effet, le problème aujourd'hui n'est plus « de parler de la Shoah, mais de savoir comment en parler » (p. 315). Le sujet est entré dans les programmes scolaires pour la fin du primaire, des titres ont été mis en exergue dans les listes préconisées par le ministère de l'Éducation nationale, et certains d'entre eux ont vu leur succès se confirmer par des adaptations cinématographiques, comme *Le garçon au pyjama rayé* de John Boyne (2006). Est rappelée la proposition du président Sarkozy de « confier la mémoire d'un des 11 000 enfants français victimes de la Shoah » à « tous les enfants de CM2 » (p. 323) qui avait suscité une telle indignation qu'elle avait été suivie de la création d'une commission

(soutenue par Simone Veil, Serge Klarsfeld, Claude Lanzmann) chargée de faire des recommandations pour la scolarisation de la Shoah. Non seulement les observations des didacticiens montrent que cet enseignement n'est pas facile, mais les productions éditoriales proposées relèvent souvent, selon la formule de Catherine Coquio, du « formatage culturel » avec ses innombrables fictions stéréotypées d'autobiographies d'enfants. Éléonore Hamaide s'attarde sur une autre tendance éditoriale qui vise à valoriser des figures héroïques, et en particulier celle de Janusz Korczak dont l'histoire est reprise avec des choix narratifs plus ou moins heureux. C'est l'occasion d'analyser comment les artistes de l'album parviennent à négocier avec subtilité l'équilibre entre texte et image pour dire au jeune lecteur le tragique de l'Histoire à partir d'une personnalité remarquable, et pour tenter, comme elle, dans le meilleur des cas, de « tourner son œuvre vers la vie et non vers la mort » (p. 352).

Épousant les avancées des travaux d'historiens, les livres de jeunesse en viennent à diversifier leurs approches de la Shoah. Certains s'essaient à porter un regard plus nuancé sur les acteurs et les événements, par exemple en faisant entendre différentes voix pour tenter d'appréhender la complexité des situations, celle des « malgré-nous » enrégimentés dans l'armée allemande, celle des Tziganes, voire celle des jeunes Allemands, au risque, pointé par Éléonore Hamaide, du « tout se vaut ». Autre risque, celui de la surenchère de violence, lorsque les images franchissent le seuil de l'insoutenable en montrant les enfants entrant dans la chambre à gaz ou bien les scènes d'exécution de la « Shoah par balles ». Cet affichage de la violence, relativement rare dans les albums, se fait plus prégnant dans les romans et l'hypothèse est émise d'une contamination du genre dystopique qui fait florès dans l'édition contemporaine. À l'inverse, certains auteurs tamisent leurs récits pour prendre leurs distances avec la réalité jusqu'à basculer dans l'onirisme ou les genres de l'imaginaire.

La somme proposée par Éléonore Hamaide s'impose par sa densité – soulignée par la taille réduite de la police d'écriture adoptée et par le volume notable des notes de bas de page –, par la richesse de son corpus et de ses appuis théoriques tout au long du parcours accompli de la fin de la Seconde Guerre mondiale à nos jours, et enfin par son originalité, à savoir le fait de se fonder sur le lien étroit, fermement maintenu tout au long de l'étude, entre la littérature de jeunesse et « l'écriture matricielle de Georges Perec » (p. 402). Nourri d'une réflexion menée dans la durée, d'une connaissance approfondie du champ éditorial et d'un intérêt tout particulier accordé au genre de l'album, l'ouvrage apparaît comme une référence incontournable sur le sujet de la Shoah dans les livres adressés à la jeunesse.